



Toulouse Lautrec

«*Du jamais vu.
Du fin du fin.*»

Thadée Natanson, *Un Henri de Toulouse-Lautrec*, 1951

Musée d'Orsay · RMN - Grand Palais

Toulouse- Lautrec

Résolument moderne

Sous la direction de Stéphane Guégan

11	Préface
13	Retrouver Lautrec Stéphane Guégan et Danièle Devynck
25	Une vie Stéphane Guégan

Œuvres

51	Un naturalisme de combat
63	Carmen, Jeanne, Suzanne
83	Autour des XX
97	À hauteur d'homme
109	Plaisir capital
131	Apothéose de La Goulue
141	Deux gants noirs
151	Féminin féminin
171	En toutes lettres
195	Vite
219	Quelle fin ?

Essais

242	Fils de Caïn Stéphane Guégan
254	De l'impermanent au tangible Danièle Devynck
270	«Un don princier» Valérie Sueur-Hermel
282	L'Enfer des Juliette Louis-Antoine Prat
292	Halluciner Lautrec Thomas Schlessler
302	Les badauds à la baraque de La Goulue Bridget Alsdorf
312	Toulouse-Lautrec en toutes lettres Sophie Basch
322	Le peintre des «secondes» Nathalie Heinich

Annexes

330	Listes des œuvres exposées
340	Bibliographie sélective
342	Index des noms propres

Une vie

4 (fig.) · Maurice Guibert · *Toulouse-Lautrec avec le chapeau
et le boa de Jane Avril, vers 1892* · Albi, musée Toulouse-Lautrec

Stéphane Guégan



Cette bio-chronologie, tout en les enrichissant et les corrigeant à l'occasion, doit beaucoup à Henri de Toulouse-Lautrec, *Correspondance*, Herbert D. Schimmel (éd.), Gallimard, 1992, et à Anne Roquebert dans le catalogue d'exposition *Toulouse-Lautrec* (Grand Palais, 1992).

1863

9 mai – En mairie, à Salles-d'Aude, Alphonse de Toulouse-Lautrec-Monfa (1838-1913) épouse Adèle Tapié de Céleyran (1841-1930)¹. Leurs mères respectives, nées d'Imbert du Bosc, étaient sœurs ; les parents du futur peintre sont donc cousins germains. Le père, fier de ses racines et de son idéal de burgrave légitimiste, a frappé tous les témoins par son comportement singulier : « Officier de cavalerie, sorti de l'École de Saint-Cyr, démissionnaire, et marié en l'année 1863, il avait tout de suite laissé sa femme à ses religieuses pratiques pour éperonner, lui, à pleines molettes, la vie libre, nettement excentrique qu'il chérissait » (Coquiot). À la comtesse Adèle, intelligente et fine, que tant de tableaux peignent en lectrice et en solitaire, reviendront les soins et l'essentiel de l'éducation qu'exige rapidement ce fils né d'une union consanguine. L'habitus aristocratique, à d'autres égards, restera d'une emprise certaine sur l'enfant vite unique, et ce qu'il devint.

1864

24 novembre – Naissance d'Henri Marie Raymond de Toulouse-Lautrec-Monfa à l'hôtel du Bosc, Albi, rue de l'École-Mage, actuelle rue Toulouse-Lautrec, dans la maison familiale de son père².

1867

27 août – Naissance de Richard de Toulouse-Lautrec-Monfa, frère d'Henri, qui devait mourir la veille de sa première année.

1870-1871

Durant « l'année terrible », Henri et sa mère demeurent au château du Bosc (Aveyron)³. C'est là que meurt son grand-père paternel, la veille de Noël 1871.

1872

Les Lautrec s'installent à Paris, 35, rue Boissy-d'Anglas, hôtel Perey. Henri ira au lycée Fontanes (aujourd'hui Condorcet), comme externe libre en classe préparatoire à la huitième.

1873

19 juin – À sa mère, dont il est séparé pour la première fois : « Je n'avais aucune idée de la douleur qu'on a de se séparer de sa maman⁴. » Henri obtient, au terme d'une première année brillante, un premier prix en histoire-géographie et un deuxième prix en grammaire française. Octobre – Rentrée scolaire : en classe de huitième B, il a pour camarade de classe Maurice Joyant.

1874

Doué et travailleur, ce dont témoigne sa correspondance, l'enfant accumule les premiers prix (thème latin, version latine, grammaire française, anglais)⁵.

1875

9 janvier – Sa santé l'oblige à quitter le lycée Fontanes⁶. À 10 ans révolus, il ne mesure que 1,27 m, souffre de douleurs, de déformations articulaires et de faiblesses des membres inférieurs. À 13 ans, il atteindra 1,33 m, à 14 ans 1,48 m. En fin de croissance, sa taille sera de 1,52 m. Dans la clinique du docteur Verrier à Neuilly, il subit manipulations et élongations⁷. Sa scolarité bouleversée est prise en charge par la comtesse Adèle.

Décembre – Accompagné par sa mère, Henri découvre le *Portrait de Washington* peint par René Princeteau⁸, un ami de son père, qui allait être

son premier maître. À cet égard, Gustave Coquiot cite un témoignage décisif de ce dernier : « Mon pauvre Henri ! Il venait tous les matins dans mon atelier ; à quatorze ans, en 1878, il copia mes études et fit un portrait de moi, "à me faire frémir" ! [sic]. Pendant les vacances, il peignait devant nature portraits, chevaux, chiens, soldats, artilleurs au moment des manœuvres. Un hiver, à Cannes, il a peint des bateaux, la mer, des amazones. Henri et moi, nous allions au cirque pour les chevaux, et au théâtre pour les décors. Il était profond connaisseur en chevaux et en chiens. » Dès sa septième année, du reste, son père lui avait fait donner des leçons d'équitation au

manège Duphot et l'emmène aux champs de courses⁹. Une gouvernante irlandaise, Miss Braine, s'occupe de lui. Il échange à partir de 1875 avec sa mère des lettres en anglais¹⁰.

Lautrec achète le livre de Jean-Camille Fulbert-Dumonteil, *Le Jardin d'acclimatation*, illustré par Crafty. De son vrai nom Victor Géruzeux, c'était un dessinateur humoristique connu pour ses croquis de la scène parisienne et de chevaux¹¹.

1876

1^{er} janvier – Le comte Alphonse offre à son fils *La Fauconnerie ancienne et moderne*, par Jean-Charles

1 Acte de mariage, mairie de Salles-d'Aude, 9 mai 1863, n°7, dans *Toulouse-Lautrec*, cat. exp. (Londres, Hayward Gallery, Paris, Galeries nationales du Grand Palais), Londres, South Bank Centre, Paris, Réunion des musées nationaux, 1992, p. 520. | 2 Acte de naissance, mairie d'Albi, 25 novembre 1864, n° 337, dans *ibid.* | 3 Mary Attems, *Notre oncle Lautrec*, Genève, Pierre Cailler, 3^e éd. révisée, 1963, p. 99-100, dans *Toulouse-Lautrec, op. cit.* (note 1), p. 520. | 4 Lettre d'Henri de Toulouse-Lautrec à sa mère, 19 juin 1873 (HTL Correspondance, n°7A, p. 39). Toutes les lettres suivantes sont d'Henri de Toulouse-Lautrec, sauf mention contraire. | 5 Archives du musée Condorcet, dans *Toulouse-Lautrec, op. cit.* (note 1), p. 521. | 6 Lettre à Louise Tapié de Céleyran, grand-mère du peintre, décembre 1876 (HTL Correspondance, n°22, p. 51). | 7 Lettre à sa mère, septembre-octobre 1875 (HTL Correspondance, n°13, p. 42). Voir aussi Claude Lamboley, « Henri de Toulouse-Lautrec. Une enfance rouergate », conférence à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, 3 mars 2014 (https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie_edition/fichiers_conf/LAMBOLEY-2014.pdf) et F. W. Leigh, « Henri Marie Raymond de Toulouse-Lautrec-Monfa (1864-1901): artistic genius and medical curiosity », *Journal of Medical Biography*, 2013, vol. 21(1), p. 19-25 (<https://doi.org/10.1258/jmb.2011.011069>). | 8 Lettre à M^{me} Raymond Casimir de Toulouse-Lautrec, grand-mère du peintre, décembre 1875 (HTL Correspondance, n°17, p. 45). | 9 Danièle Devynck, *Toulouse-Lautrec*, Paris, Glisserot Éditions, 2003, p. 9. | 10 Lettre à sa mère, septembre-octobre 1875 (HTL Correspondance, n°13, p. 42). | 11 Lettre à M^{me} Raymond Casimir de Toulouse-Lautrec, grand-mère du peintre, décembre 1875 (HTL Correspondance, n°17, p. 45). | 12 Maurice Joyant, *Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901), peintre*, Paris, H. Floury, 1926, t. I, p. 31-32. | 13 HTL Correspondance, n°16, note 1, p. 44. | 14 Claude Lamboley, *Henri de Toulouse-Lautrec. Une enfance rouergate, op. cit.* (note 8). | 15 Lettre à M^{me} Raymond Casimir de Toulouse-Lautrec, grand-mère du peintre, 1^{er} mars 1877 (HTL Correspondance, n°23, p. 52). | 16 Lettre à Madeleine Tapié de Céleyran, mai 1878 (HTL Correspondance, n°28, p. 56). | 17 Lettre à Raoul Tapié de Céleyran, 22 mai 1878 (HTL Correspondance, n°27, p. 53). | 18 HTL Correspondance, n°29, p. 56. | 19 Lettre à Étienne Devismes, janvier 1879 (HTL Correspondance, n°37, p. 61). D'après Gérard et Julie Conton, *Henri de Toulouse-Lautrec ou les Labyrinthes du Temps*, Cordes-sur-Ciel, Mémoires du monde, 2015 : naissance le 6 août 1860 (Abbeville, acte n°265), mort le 29 avril 1910 (Clermont-de-l'Oise, acte n°171). La correspondance est reproduite dans l'édition de *Cocotte* de 1953 (Paris, Éditions du Chêne). | 20 Lettre à Madeleine Tapié de Céleyran, janvier-février 1879 (HTL Correspondance, n°36, p. 60). | 21 Lettre à Étienne Devismes, janvier 1879 (HTL Correspondance, n°37, p. 61). | 22 HTL Correspondance, n°41A, p. 68. | 23 *Ibid.* Contrairement à ce que l'édition indique, Lautrec a vraisemblablement visité la digue de Saint-Ferréol, un barrage-réservoir construit au xvii^e siècle pour alimenter le canal du Midi. On visitait les « voûtes » (galeries) et la « gerbe » (trop-plein).

Chenu et Œillet Des Murs (Paris, Hachette et C^{ie}, 1862), avec la dédicace suivante: «Rappelle-toi, mon fils, que la vie au grand air et au grand jour est la seule saine, tout ce qui est privé de liberté se dénature et meurt rapidement. / Ce petit livre de fauconnerie t'apprendra à apprécier la vie des champs spacieux, et si tu connais un jour les amertumes de la vie, le cheval en première ligne, puis le chien et le faucon pourront être les compagnons précieux, faisant oublier un peu¹².»

3 janvier - L'un de ses premiers tableaux est un trophée de chasse, *La Bécasse* (Dortu P360).

12 juin - Première communion à l'église Saint-Louis-d'Antin, Paris (9^e arrondissement)¹³.

Adèle consulte le docteur Louis Raymond, cousin de la famille. Aucun diagnostic précis n'est porté. Il déconseille la gymnastique et l'équitation et prescrit une cure thermale à Barèges. Divers traitements sont essayés: arnica, massages mécaniques, chocs électriques¹⁴. L'aggravation est inexorable; une forte myopie s'installe, la disgrâce physique aussi.

1877

Le 1^{er} mars, Henri, aux mains des médecins, écrit à sa grand-mère maternelle: «Maman m'a retiré de chez mon professeur pour me faire suivre le traitement de la brosse électrique qui a jadis guéri mon oncle Charles. Je suis bien ennuyé d'être boiteux du pied gauche maintenant que le droit est guéri¹⁵.»

1878

Mai - Lautrec, après une sévère chute, se casse le fémur gauche. Lors de sa convalescence, à Albi, il dessine, peint et lit, notamment Jules Verne, *Le Tour du monde en 80 jours*, allant jusqu'à signer Philéas

Fogg une lettre adressée à sa cousine Madeleine¹⁶. Pour ses proches, il est aussi «Henry - Patte cassée!!!¹⁷» ou «Monsieur Cloche-pied¹⁸». Dès lors, il émaillera ses lettres de commentaires ironiques sur son physique: «ton cousin gracieux», «votre gros neveu», «votre filleul maladroit», «cette tournure absolument dépourvue d'élégance», «ce gros derrière», «ce nez en pomme de terre», «le nébut», «la grâce n'étant pas mon partage», etc. La beauté sera l'apanage de la peinture.

Août - À Barèges, il fait la connaissance d'un autre curiste, Étienne Devismes, de quatre ans son aîné, et de santé fragile¹⁹.

1879

Janvier-février - Convalescence à Nice, dans «un joli hôtel, entouré d'un jardin assez grand qui est planté de palmiers et d'aloès²⁰». Ses lettres parlent de ses lectures, aussi bien les romans de Zénaïde Fleuriot que ceux de Paul Féval, plus propres aux garçons.

À Devismes: «Vous me dites que vous voudriez voir quelqu'un de mes chefs-d'œuvre ou essais. [...] Il n'y a à choisir qu'entre chevaux et matelots. Les premiers se réussissent mieux. Quant aux vues, je suis totalement incapable d'en faire, même l'ombre: mes arbres sont des épinards et ma mer ressemble à tout ce que vous voudrez. / La Méditerranée est le diable à peindre, précisément parce qu'elle est si belle²¹.»

Printemps-été - Lautrec visite l'abbaye-école de Sorèze (Tarn) où ses cousins font leurs études. Elle avait été reprise par les dominicains en 1854, sous la direction d'Henri Lacordaire²². À cette occasion, il visite le barrage de Saint-Ferréol²³.

Août-septembre - Pèlerinage à Lourdes, en route vers Barèges, puis nouvelle cure. Mais une chute entraîne la fracture du fémur droit. Ces deux accidents



5 (fig.) Toulouse-Lautrec à 13 ans environ, vers 1877 · Albi, musée Toulouse-Lautrec

6 (fig.) Alphonse de Toulouse-Lautrec Albi, musée Toulouse-Lautrec

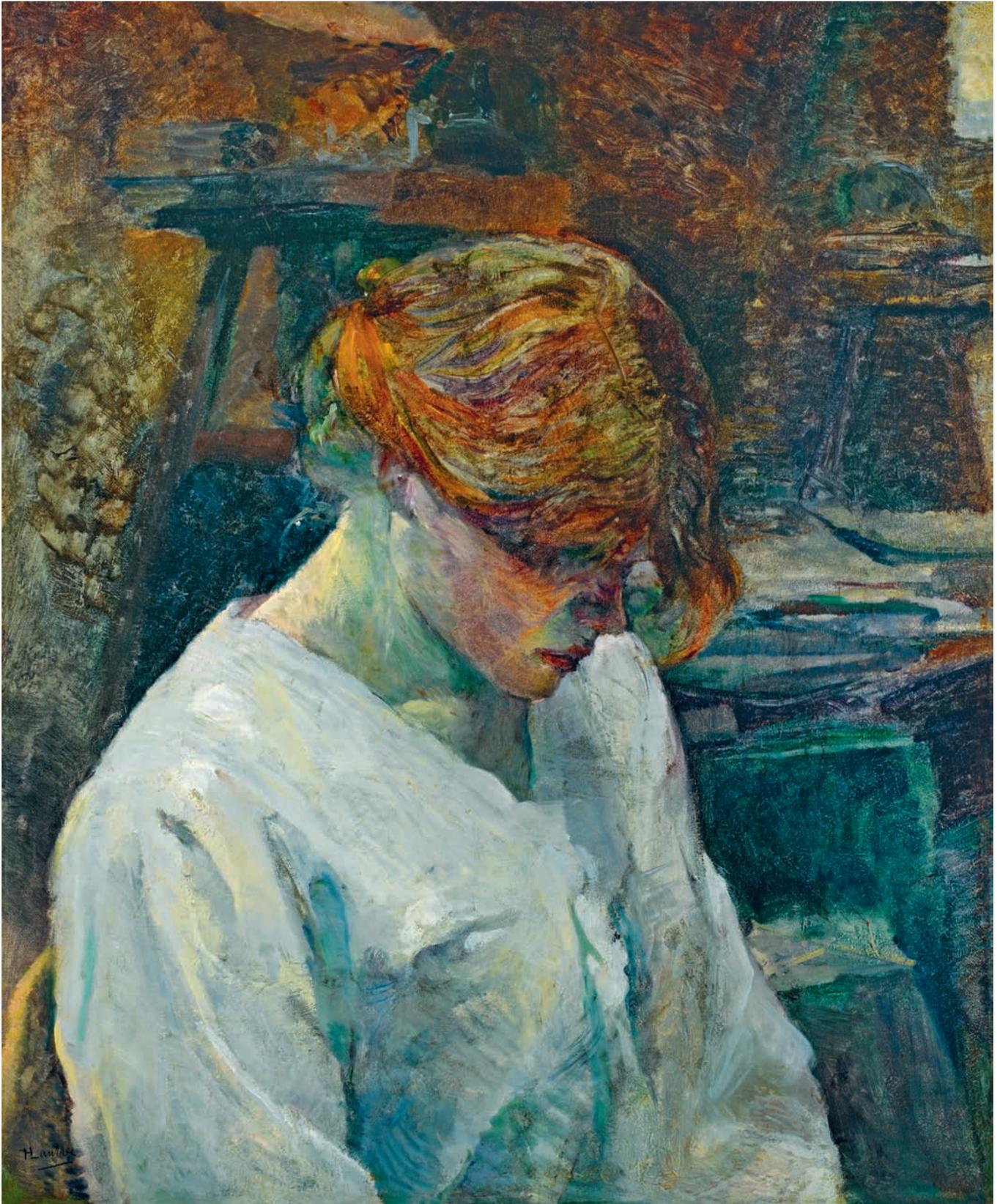
«Je peins une femme qui a la tête en or absolument.»

Lettre d'Henri de Toulouse-Lautrec à sa mère, printemps 1884

47 · *Tête de femme rousse en caraco blanc*, 1889 · Huile sur toile, 60,5×50,3 cm
Madrid, Museo nacional Thyssen-Bornemisza

48 (p. 68) · *Carmen Gaudin*, vers 1884
Huile sur toile, 52,9×40,8 cm · Williamstown,
The Sterling and Francine Clark Art Institute

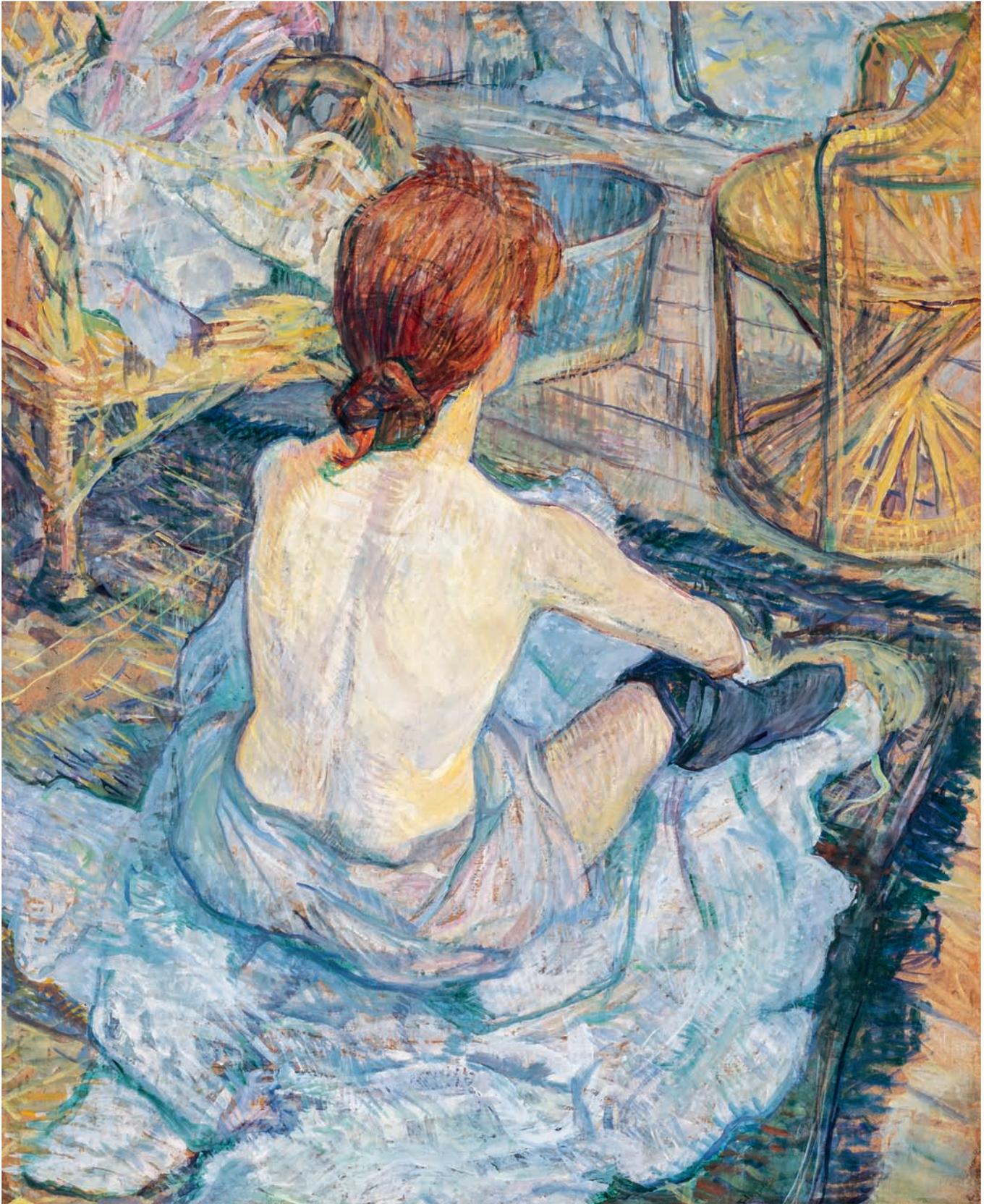
49 (p. 69) · *Carmen Gaudin*, 1885
Huile sur bois, 23,8×14,9 cm
Washington, National Gallery of Art



«Lautrec s'est épris de beaucoup de ses modèles. Pour ne pas dire qu'il ne les prenait que parmi les femmes dont il s'était épris.»

Thadée Natanson, *Un Henri de Toulouse-Lautrec*, 1951

55 · *Rousse (La Toilette)*, 1889
Huile sur carton, 67×54 cm
Paris, musée d'Orsay







«Oh, là, là,
c'te gueule,
c'te binette
Oh, là, là,
c'te gueule
qu'il a!»

Aristide Bruant, chanson
d'accueil au Mirliton

90 (fig.) · Nadar (?)
Le Chansonnier
Aristide Bruant,
vers 1890 · Épreuve
d'époque sur papier
gélantino-argentique,
30,3 × 24 cm · Paris,
Musée de Montmartre,
association Le Vieux
Montmartre

91 · Aristide Bruant
dans son cabaret, 1893 ·
Lithographie en couleurs,
au pinceau et au crachis,
épreuve du tirage,
133,5 × 96,6 cm · Paris, BnF



AMBASSADEURS



aristide
BRUANT
dans
son cabaret

Hautrec

« Elles tortillent
du cul, gonflent
leurs nichons,
rigolent comme
de petites
marmites;
elles ont des pifs
en trompette,
des douilles
ébouriffées,
des capels à
plumes et des
frusques en coup
de vent. »

Félix Fénéon, «Chez
les barbouilleurs.
Les affiches en
couleurs», *Le Père
Peinard*, 30 avril 1893

92 · *La Troupe
de M^{lle} Églantine*,
1896 · Lithographie
au pinceau, au
crachis et au crayon
en quatre couleurs,
61,7×80,4 cm
Paris, bibliothèque
de l'Institut
national d'histoire
de l'art, collections
Jacques Doucet





Avant que Charles Baudelaire ne l'associe à sa définition du « peintre de la vie moderne », le dandysme masculin en constituait l'essence, dandysme qui se charge aussi dès l'époque de David et de Delacroix d'une couleur britannique, comme si l'indépendance qu'il symbolisait requerrait l'onction d'un autre monde que la France du nivellement républicain. Même un Manet, vrai démocrate en politique, ne renonce pas à parer certains de ses portraits d'homme d'une élégance tout insulaire. Très porté sur Londres, jusqu'à adopter les tendances de la décoration intérieure d'outre-Manche, Lautrec n'a jamais caché son tropisme anglais. Sa puissante série de boulevardiers des années 1887-1893 en est tributaire, notamment les trois tableaux exposés au Salon des Indépendants de 1891. Séduit naturellement par les portraits de Gaston Bonnefoy |78|, Louis Pascal |74| et Henri Bourges |76|, Henri Gauthier-Villars, dit Willy, fameux échetier alors, épingle « l'anguleux snobisme [de ces] simili-mashers parisiens qui se font blanchir à Londres ». La critique moderne, suivant le mouvement, y a vu la marque de Whistler et de ses effigies d'hommes en frac, dont Lautrec se serait fait l'émule. Est-ce si évident que cela ? Plus virile, plus parisienne, plus canaille, comme le dira un journaliste belge en 1892, la peinture du cadet paraît avoir assimilé d'autres sources. Plus encore qu'à Manet, Degas et Forain, voire Blanche et Boldini, Lautrec semble se mesurer à Gustave Caillebotte, dont la peinture des années 1876-1882 explore une homo-sociabilité aussi tangible qu'inventive. Cet ancien élève de Bonnat avait su rendre éloquentes ses figures de dos ou de face, les mains souvent plongées dans les poches, le chapeau et la canne exhibés avec une sorte de crânerie mâle. Ne peut-on en dire autant du fringant Pascal, de Bonnefoy, aussi tendus qu'une épée, et de Bourges, affairé à remettre ses gants ? Autour d'eux règne une sorte de vide, qui met en valeur une belle fermeté de contour et fait penser à quelque atelier peu meublé. Le portrait de Bourges montre plusieurs châssis au sol, et une peinture japonaise au mur. Ce kakémono, mis en abyme, renvoie au format des peintures elles-mêmes, suffisamment proches en dimensions pour qu'il soit légitime, en outre, de parler de série. Lautrec n'introduit le japonisme que discrètement, de même que l'impressionnisme qu'on lui rapprochait depuis juin 1887, assez sensible dans le portrait de François Gauzi |79|, rapin de l'atelier Cormon resté proche de lui. Le protocole naturaliste, en somme, résiste... Cette manière très volontaire, qui coïncide avec la première maturité de Lautrec, s'appuie sur un graphisme si prégnant qu'il domine l'image, exagère les effets de perspective et se devine sous l'économe coloris. Flamboyant, à l'inverse, retentit, deux ans plus tard, le portrait dégingandé de son cousin Gabriel Tapié de Céleyran |77|, promenant son dandysme plus tapageur et plus sombre dans les couloirs de la Comédie-Française. Avec son tapis rouge enveloppant, sorte de fond d'or parodique, le monde ressemble bien à une scène • SG

75 · *Monsieur Fourcade*, 1889
Huile sur carton,
77×62 cm · São Paulo, Museu de Arte de São Paulo



« [...] il faut la voir, engloutissante et admirée. Cinq ou six fantoches, qui sont peut-être des hommes, l'entourent et rient aux éclats quand une injure d'elle vient les frapper en plein visage. Ils sont honorés, heureux [...] »

Octave Mirbeau, «Le Trottoir au théâtre», *L'Événement*, 18 octobre 1885

105 (fig.) · Louis Victor Paul Bacard
La Goulue assise de face, main droite levée tenant un verre de vin, main gauche posée sur une table, vers 1885 · Épreuve sur papier albuminé, 14,8×10,2 cm Paris, musée d'Orsay

106 · *Moulin Rouge - La Goulue*, 1891 · Lithographie en quatre couleurs, au pinceau et au crachis, 174×125 cm Chaumont, Le Signe, Centre national du graphisme



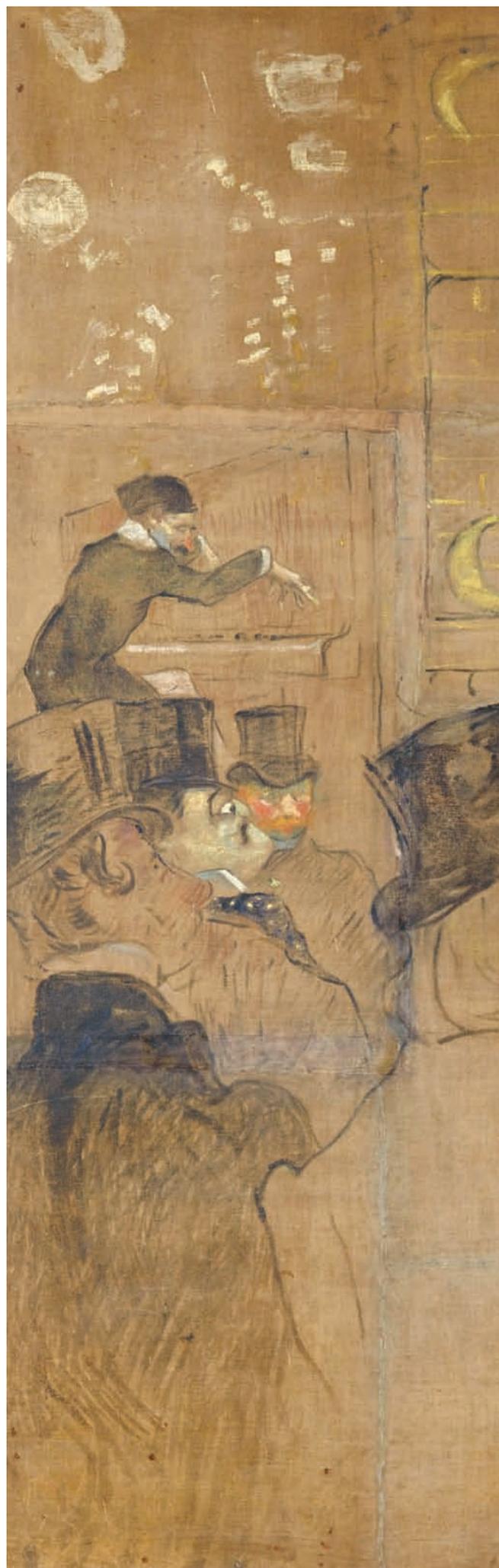
MOULIN ROUGE
MOULIN ROUGE
MOULIN ROUGE
CONCERT
BAL
TOUS Les SOIRS
LA GOULUE



« On “hennit”, en suivant le travail souple de ces dos de femmes se coulant entre des poitrines d’hommes qui, venant en sens inverse, s’ouvrent et se referment sur elles, laissant entrevoir, par les interstices des têtes, des derrières de chignons allumés de chaque côté par le point d’or d’un bijou, par l’éclair d’une pierre... »

Guide des plaisirs à Paris, 1899

107 · *La Danse mauresque*, dit aussi *Les Almées*, panneau pour la baraque de La Goulue à la Foire du Trône à Paris (panneau de droite), 1895
Huile sur toile, 285×307,5 cm
Paris, musée d’Orsay





Chaque affiche nouvelle de Lautrec était alors « un coup de poing » ! Vraie de *Moulin Rouge* |106|, en 1891, l'affirmation de Natanson ne l'est pas moins de *Divan Japonais* |114|, qui en adoucit à peine les résonances sexuées. Deux proches de Lautrec, Jane Avril et Édouard Dujardin, une danseuse d'exception et un écrivain de renom, se prêtent à cette composition délicieusement instable et happée par un troisième protagoniste, dont il n'est plus besoin de figurer le visage pour que le public l'identifie en 1893. Le feu des rampes et le corps malingre aux bras dilatés, que prolongent d'interminables gants noirs, annoncent la touche inquiète ou morbide dont le répertoire d'Yvette Guilbert, scabreux en surface, aimait à se charger. Venue du peuple, elle dit ou chante les amours libres ou tarifées, les rêves et les épines d'existences plus soumises aux aléas du destin que la vie bourgeoise. Elle en tire assez vite, du reste, réputation et fortune. Le mariage réussi de la gouaille grivoise, de textes issus de jeunes littérateurs et de son génie scénique lui assure des contrats de plus en plus flatteurs. Au fond, elle apporte au café-concert ce que Lautrec invente par d'autres moyens, l'alliance du verbe singulier à la peinture crue des mœurs. Un mot, le sien, résume leur démarche commune : elle « élégantise ». Le néologisme, qui ne suppose aucune concession au bon goût, fait écho à l'accessoire qui la suit partout et concentre une esthétique de l'inversion. Elle, petite et mal fichue, maigre en haut et lourde en bas, nez rond et bouche sans lèvres, décide d'accentuer ces défauts par son maquillage, son accoutrement, une robe longue très échan-crée, et son jeu, distingué et impudique, retenu et excessif. Au milieu des années 1880, Freud a découvert avec stupéfaction et bonheur cette liberté de parole et de corps, qui ne s'impose que le refus de la vulgarité banale. Lorsque cette autre rousse subjugué Lautrec à son tour, elle a déjà quitté le Moulin Rouge pour le Divan Japonais, Montmartre pour la rue des Martyrs, le gros rire pour une poésie plus équivoque. Chacun de ses choix, en la matière, nous ramène à l'orbite littéraire qu'elle partage avec Lautrec, de Jean Richepin à Paul-Jean Toulet. En décembre 1892, le peintre annonce à sa mère, triomphal, que « la chanteuse fin de siècle » l'a invité à « lui faire une affiche » après de plus célèbres que lui. Cette joie n'aboutit pas au succès escompté, pas plus qu'un second projet en 1894 |118|. Cet été-là ne resta pas toutefois infécond. Paraît alors l'admirable album *Yvette Guilbert* |112 a et b|. Il scelle l'amitié unissant l'artiste à André Marty, l'éditeur, et Gustave Geffroy, l'auteur du texte dont Lautrec n'a pas cherché à servilement illustrer le propos sociologique. Là où ce contributeur du *Gaulois* scrute un espace propre à éduquer les foules par l'exemple du vice, Lautrec déchaîne sa verve mordante en un montage pré-cinématographique caractérisé. Les séances de pose produisent une série de dessins menacés par la caricature qu'ils repoussent. Chassées de l'affiche, ces mimiques insensées envahissaient l'album de 1894 après avoir colonisé *Le Figaro illustré* · SG

110 · Yvette
 Guilbert chantant
 «Linger, Longer,
 Loo», 1894
 Peinture à
 l'essence sur
 carton, 58×44 cm
 Moscou, musée
 d'État des Beaux-
 Arts Pouchkine



«Un Lautrec
[...] à domicile,
c'est ça qui éclaire,
mille dieux!
Ça fout dans la turne
un trafalgar
de couleur
et de rigolade.»

Félix Fénéon, «Chez les barbouilleurs.
Les affiches en couleurs», *Le Père Peinard*, 30 avril 1893